Le phare

C’était un petit phare, perdu dans les brumes et embruns d’une mer déchaînée. C’était un édifice modeste sur un îlot qui l’était tout autant, à la peinture écaillée et la lumière vacillante. C’était une relique de l’ambition humaine, lentement détruite par la mer qu’ils voulaient conquérir. C’était une bien triste vue en vérité, et pourtant Thomas en rêvait chaque soir depuis qu’il avait acheté ce médaillon à la brocante du quartier.

Il rêvait qu’il était perdu en mer, seul sur un bateau, et que le phare l’appelait. La lumière perçait à travers la brume pour le diriger, lui et lui seul. Il ramait et accostait sur l’îlot : devant lui le phare se tenait, la porte ouverte, une douce musique jouant, un feu chaleureux crépitant. Au-dessus de la porte, sur une crédence émaillée, son nom : « Hunvre ». Mais avant qu’il ne mette un pied sur l’île, il se réveilla en sursaut et en nage, le cœur battant de mille tambours.

Ce rêve qui était d’abord divertissant, était rapidement devenu une véritable obsession, puis une source d’irritation. D’abord accueillant, le phare semblait maintenant le narguer : « Trouve moi ».

« Viens à moi ».

Lentement, Thomas se décomposait et ses proches s’inquiétaient pour lui : mais à qui pouvait-il raconter son histoire ? Il avait bien essayé d’enlever le médaillon, mais il se réveillait toujours avec l’objet honni autour du cou, pesant lourd sur son cœur. Même l’alcool et les somnifères n’y faisaient rien.

Alors, un mercredi matin, après une énième nuit sans sommeil, Thomas ouvrit son ordinateur et chercha : « HUNVRE ». Une petite commune du Finistère, au bout du bout de la Bretagne.

« Hunvre », 300 habitants, 2 bars notés 4 étoiles. « Hunvre », ancien port côtier. Et, en première page, un phare : le phare. Il existait donc bien ?

Sa valise, sa voiture, les heures interminables sur la route... tout cela se passa comme dans un brouillard, de plus en plus réel à mesure qu’il approchait de la côte. Le phare existait, et il allait le trouver. Et il en était sûr, il pourrait enfin dormir en paix.

Puis un panneau : « Hunvre, ville verte ».

La petite ville ne payait pas de mine, malgré le soleil couchant qui embrasait la mer. Mais Thomas n’en avait que faire et il alla droit vers le port, monnayer le trajet à un pêcheur du coin, heureux propriétaire d’un frêle esquif. Le regard hagard de Thomas, presque dérangé, convainquit l’homme de ne pas trop poser de questions et ils embarquèrent.

Thomas sentit le phare avant même de l’apercevoir. Comme dans son rêve, ce doux sentiment de complétude l’envahit et son cœur tressaillit de joie : bientôt, son calvaire serait terminé, il en était sûr.

La tempête était sur le point d’éclater et le pêcheur refusa d’attendre Thomas : il le déposa rapidement sur le rivage en promettant de revenir le lendemain. Thomas murmura un au revoir mais son regard et son attention étaient portés sur le phare qui se tenait, majestueux mais débraillé, devant le ciel sombre.

Eût-il tourné son regard vers le capitaine qu’il eut vu le regard quelque peu réprobateur mais surtout affligé de l’homme. Mais non, Thomas regardait le phare, et le phare regardait Thomas.

Alors que le bourdonnement du moteur s’éloignait, Thomas se décida à rentrer.

La porte grinça doucement sur ses gonds et révéla en s’ouvrant une pièce comme figée dans le temps. Le flash de son téléphone éclaira les poussières dansantes qui se déposaient lentement au sol : décidément, le lieu n’était pas habité. Un bureau avec quelques documents, une cheminée, une armoire et c‘était tout. Le minimalisme est à la mode, ironisa Thomas.

C’est en posant le premier pied sur le plancher grinçant du phare qu’il se rendit compte de sa folie. Bon Dieu, que faisait-il là, au beau milieu de la mer, sans électricité ni, il vérifia, sans réseau ? Décidément, plus vite cette histoire serait finie, mieux tout cela serait : il n’était plus lui-même !

Il ne lui restait plus qu’à attendre le retour du capitaine au matin et espérer que les rêves se calment !

Il rentra dans la pièce et constata avec bonheur qu’il y avait des bûches près de la cheminée : une, deux, trois bûches, quelques brindilles et le feu s’embrasa, illuminant la pièce. Dieu merci pour son entraînement de scout !

Il avait emporté des paquets de pâtes déshydratées, mais il allait devoir se faire violence pour ressortir chercher de l’eau à faire bouillir... Il attrapa une vieille marmite qui traînait près de l’âtre, ferma son ciré, et sortit affronter la tempête qui se levait.

10 minutes plus tard, trempé jusqu’aux os, il revint, claquant la porte derrière lui.

Quelque …

Quelque chose avait changé.

Il n’arrivait pas à mettre le doigt dessus

Le bureau ? non. Les quatre bûches dans la cheminée ... il en avait mis quatre, c’est ça ?

Il balaya ses inquiétudes et posa la marmite sur le feu.

En attendant qu’elle bout, il se dirigea vers le bureau : tout était soigneusement empilé sous une couche de poussière : le phare ne devait plus être habité depuis quelques années !

Le premier livre de la pile était un guide de la région qu’il parcouru expéditivement. Puis quelques factures annotées, et un petit carnet noir.

Intrigué, il l’ouvrit. Un journal intime ! L’ancien habitant du phare sans doute... L’encre était si claire, ce carnet devait être relativement ancien !

*Jour 1 : Je suis arrivé au phare aujourd’hui. Quel lieu de méditation ! Quel calme ! [...]*

Les exclamations continuaient et s’étendaient sur quelques jours durant lesquels l’écrivain vantait les mérites des lieux. Thomas les survolait rapidement, quand un jour attira son attention car plus court :

*Jour 5 : J’ai trouvé un médaillon dans une boite au fond du placard. Il est magnifique ! il ne manquera pas à son ancien propriétaire, mort d’une crise cardiaque je crois... si jeune, sale affaire. [...]*

La description qui s’en suivait était celle de son médaillon. Ou alors d’une copie conforme... ça devait être ça.

Une bûche crépita dans l’âtre, faisant sursauter Thomas. Son eau commençait à frémir, il se leva pour la récupérer, tout en continuant à lire.

*Jour 45 : Je suis parti de l’île depuis 1 mois maintenant, mais je fais tous les soirs le même rêve, que je retourne au phare. Ma femme ne comprend pas, moi qui étais si content de le quitter...*

Quand avait-il versé l’eau dans les pâtes ?

Thomas ne le savait plus. Un réflexe sans doute... Il commença à manger, tout en continuant la lecture.

*Jour 80 : Je suis retourné au phare, pour y re - déposer le médaillon. Mais en rentrant chez moi, je l’ai retrouvé dans ma poche. C’est à n’y rien comprendre !*

En haut de cette page, griffonné dans une autre écriture, quelqu’un commentait laconiquement **« Pauvre fou »**. Une deuxième personne ? voilà qui devenait intéressant !

*Jour 150 : Je ne dors plus que par intermittence. Je suis maudit. Je suis maudit. Je suis maudit car j’ai volé.*

**« Nous le sommes tous »** rajoutait le commentateur.

*Jour 215 : Je suis de retour au phare. Je veux reposer le médaillon, et prier pour que l’esprit auquel il appartenait me pardonne.*

**« Tu peux courir ».**

La page continuait avec des lamentations. Un esprit ? quelle folie.

Et pourtant, Thomas sentit peser sur lui un regard lourd. Il se retourna doucement, mais bien sûr le reste de la pièce était vide. Un courant d’air choisit ce moment pour faire claquer le volet.

Thomas rit de sa couardise. Décidément, ce phare était pire qu’une maison hantée !

Il se rapprocha du feu, continuant à lire le carnet.

*Jour 222 : Il est là, il m’observe, il m’obsède. Il ne me laissera jamais partir. Et toi aussi, tu le sens... n’est-ce pas ? Je ne peux plus repartir. Je sais que je devrais, mais je n’en ai plus la force. Mon destin est ici.*

Le long de son échine, Thomas sentit un frisson. Il avait l’impression obsédante que quelqu’un était derrière lui. Juste derrière lui... Il se retourna violemment, le livre dans ses mains, prêt à frapper... mais rien. Du tout. L’armoire grinça, comme se moquant de lui. Il s’en approcha doucement et d’un coup sec, ouvrit un battant : la poussière qui en sortit l’étouffa un instant.

Sous le voile gris, un vieux tourne disque. Voilà de quoi se détendre !

Il essaya vainement de l’allumer, mais l’électricité était sans doute coupée, par le temps ou la tempête.

Déçu, il retourna se caler dans la chaise, devant le feu. La pièce se réchauffait doucement et l’ambiance devenait même agréable. Alors pourquoi frissonnait-il toujours ?

Il reprit la lecture du journal, mais l’écriture si soignée devenait progressivement illisible. Il essaya vainement de déchiffrer les pattes de mouches, traduisant à son humble avis la folie de leur écrivain.

Puis une page vide. Une autre. Et enfin un texte, écrit par le commentateur.

**« Vous l’avez compris, nous ne sommes pas les premiers ».**

A qui s’adressait-il ?

**« Vous l’avez compris, nous ne sommes pas les bienvenus. »** Charmant !

**« Vous l’avez compris, nous sommes maudits »** Encore cette histoire ?

**« Il nous regarde déjà »**

**« Il nous observe déjà »**

**« Vous ne me croyez pas ? »** Non, pas vraiment...

**« Dans le coin de votre œil ». « Regardez, sans vous retourner, dans le coin de votre œil ».**

Thomas retint son souffle et lentement tourna les yeux. Sans un bruit. Derrière lui, une ombre gigantesque. Le médaillon se mit soudain à lui peser, lui qui jusqu’alors se faisait discret. Impossible... le cœur de Thomas rata un mouvement. Puis deux.

Soudain, un éclair éclata et le tourne-disque se mit à jouer : Thomas ne put retenir un hurlement, et il bougea. Il scruta la pièce frénétiquement, dans tous les recoins, mais l’ombre avait disparu. Il courut jusqu’au placard, l’ouvrit en grand : rien. L’électricité avait dû se remettre à fonctionner.

C’était tout. C’était tout. C’était rien.

Il ramassa le journal qu’il avait volé, et reprit sa lecture.

**« Vous me croyez, maintenant ? C’est fini, vous ne pourrez pas vous enfuir »**

Comment se faisait-il que ...

Thomas se mit à trembler, tout son corps tendu comme un arc. Il devait partir. Il courut vers la porte et tenta en vain de l’ouvrir : dehors la tempête faisait rage et le vent semblait la bloquer. Dans le phare, aucun réseau... Il devait monter.

Une porte dérobée à l’arrière ouvrait la voie vers un escalier vermoulu, qui s’élevait en spiralant. Le vent sifflait dans la cage, sinistre écho aux lamentations du *crooner*.

Thomas s’y précipita, et à mesure qu’il montait, l’Ombre se faisait plus présente derrière lui. Elle grossissait, et son souffle se faisait sentir sur son cou... ou était-ce le vent ?

Non, il était suivi.

A bout de souffle, le téléphone à la main, il débarqua sur l’étage supérieur, des trombes d’eau tombant du ciel. 10 % de batterie, il devrait faire vite.

Mais toujours pas de service. La grosse structure en fer protégeant la lumière du phare devait faire cage de Faraday, peut-être qu’en s’en éloignant... Il composa un message à sa sœur, lui demandant d’envoyer les secours au phare de Hunvre, que c’était urgent. Sous la pluie, il n’aurait pas le temps de passer un appel... Il s’élança et reçu la pluie de plein fouet. Elle le battait de milles pointes, refusant qu’il avance. Ses pieds glissant sur le parquet vermoulu, il s’approcha de la rambarde. Toujours rien, pas une barre... Encore un peu... Derrière lui, l’Ombre se rapprochait, faisant fi des éléments. Encore un peu... Thomas s’accola à la rambarde, levant le téléphone au ciel. Toujours rien, toujours rien... Il s’escrima, se tendit...

Une bourrasque se leva, et fit voler le téléphone. Thomas perdit l’équilibre.

Son corps bascula, dans un cri désarticulé avant de s’écraser devant la porte du phare.

C’était un petit phare perdu dans les brumes et embruns d’une mer déchainée. Au fond de la pièce à vivre, jouait sur un tourne-disque un morceau mélancolique de jazz, qui emplissait étrangement la pièce sans vie. Quelques tisons brûlaient encore dans le foyer.

« Suicide » conclut le légiste. « Encore un ».

« Putain de touristes, qu’est-ce qu’ils viennent foutre là... c’te lieu est maudit » Conclut l’inspecteur en se signant rapidement.

Au sol, Thomas était allongé, dormant d’un sommeil paisible que seul trahissait l’angle étrange que formait son corps.